

assise une jeune fille de dix-huit à vingt ans, charmant type de cette poétique race armoricaine dont quelques filles délicates de l'Angleterre sont les représentantes. Cette jeune fille blonde, fière, élégante, élancée, mignonne, aux grands yeux bleus langoureux, à la bouche mignarde, au menton rond, aux joues rebondies et vermeilles, au front pur et poli, était ravissante dans sa pose à la fois nonchalante et coquette.

Assise à demi sur le bras du fauteuil, les jambes pendantes, ses petits pieds se balançant dans le vide, son bras gauche tombant et complétant la suavité de la ligne du profil, son bras droit appuyé sur le dossier du siège et sa tête gracieuse posée à moitié sur ce bras rond et potelé et à moitié sur l'épaule du vieillard immobile, cette jolie enfant portait le costume si pimpant des femmes du Camaret : justin de drap cerise, soutaché de jaune, mais avec des pièces de velours noir à l'emmanchure et à la taille ; triple jupe noire, jaune et blanche, tablier à bavette en toile écru, manches blanches, à tout petits plis et coupées droites ; bas rouges à coins noirs et souliers de cuir noir à boucles. La coiffure, particulière aux femmes de cette partie de la province, ressemble beaucoup à celle des paysannes de Naples : un large carré blanc est posé à plat sur la tête comme celui des Napolitaines, mais au lieu de retomber également à plat sur le dos, il est retenu par deux grandes barbes passant sous le chignon et allant se renouer sur le sommet du crâne avec des bouts flottants.

À côté de ce groupe, qu'éclairait en plein la vive lumière du foyer, était assise une autre jeune fille vêtue identiquement comme la première, mais de quelques années plus âgée qu'elle et d'une beauté plus sévère et plus mâle. Elle avait les cheveux noirs, les yeux noirs et la peau brune et chaudement bistrecé.

Trois femmes, trois servantes allaient, venaient, s'occupant de débarrasser la table, de ranger les provisions, de laver les verres, les couverts et les assiettes. Aucune de ces onze personnes ne prononçait un mot. Toutes, le cou un peu allongé, le regard fixé dans une même direction, portaient sur leurs physionomies l'empreinte d'une attention soutenue, mêlée de grande anxiété. Les trois servantes, elles-mêmes, tout en remplissant leur office, semblaient subir la même tension d'esprit.

Et si tous les cous s'allongeaient, si tous les regards se rivaient sur un même point, si l'attention et l'anxiété étaient générales, c'est qu'il y avait un douzième personnage supportant le poids de tous ces regards et excitant cet intérêt concentré sur lui.

Ce douzième personnage, assis sur un escabeau bas devant la cheminée, était d'une petitesse, d'une maigreur, d'une exiguïté dépassant toutes les limites du possible. Vêtu de noir des pieds à la tête, ce singulier bonhomme affectait dans la coupe de ses habits un retour aux modes du moyen âge mélangées à celles de la Renaissance. Pourpoint, haut-de-chausses collants, manches étroites, tout y était, mais sali, avarié, repris, rapiécé. La tête de ce nain était énorme ; il avait de grands yeux, une grande bouche, de grandes dents, un nez épaté, un front déprimé, une peau rugueuse et un teint qui eût avantageusement lutté avec la nuance du pain de sarrasin.

Ce petit homme parlait, gesticulait, pérorait, et cela avec un tel entrain, une telle verve et un tel charme, paraît-il, qu'il captivait l'attention de toute l'assistance ; il achevait une de ces histoires légendaires qui, en Bretagne, ont peut-être eu un commencement, mais qui, à coup sûr, n'auront jamais de fin.

— Et alors, disait-il, en continuant son histoire et en faisant de grands bras, voilà Hervey Cazon qui s'arrête au milieu du pont et qui regarde le bouc noir qui, lui aussi, le regardait en lui barrant le passage, et comme Hervé levait son bâton, le bouc se métamorphose, et c'est Philopen qui apparaît à sa place... Et Hervé Cazon a été jeté à la rivière, avec son pen-bas, sa sacoche et son paquet, et il se serait noyé bien sûr s'il n'avait pas eu un chapelet béni à Sainte-Anne, ce qui a fait que le fils du meunier, qui passait, lui a tendu une gaulle... Oui,

Philopen est, un poulpican, vous le savez tous maintenant... Il a épousé une fée, c'est pourquoi il est si fort et qu'il a étouffé Yan-Bras, rien qu'en l'embrassant.

Tous les auditeurs se regardaient.

— C'est vrai ! c'est vrai ! murmurait-on.

— Oh ! les poulpicans ! reprit le narrateur évidemment flatté de l'effet qu'il produisait. Défiez-vous-en, jeunes filles, quand vous revenez trop tard du pardon ou de la veillée : le poulpican vous attend dans l'ombre et vous guette. Souvent, dans les soirs d'hiver, quand on se tient pensif auprès du foyer et que l'on écoute le feu grésiller, il s'élève tout à coup au dehors des bruits aigus et criards. Est-ce vrai ?

— Oui ! oui ! murmurèrent plusieurs voix.

— Les enfants et ceux qui ne savent pas disent : " C'est la poulie du puits que le vent fait tourner, ou l'aile du moulin à vent de Jacques qui crie sur son axe, ou le tourniquet de bois qui a été placé sur le grand pommier pour faire peur aux oiseaux. " Mais les vieux, qui ont de l'expérience, vous répondent que ce sont les poulpicans qui s'appellent pour courir en rond autour des *cromlec'h* de la lande. Alors ceux qui sont sages ne sortiront pas : ils diront dévotement une prière et en se coucheront qu'après avoir placé devant leur lit un vase plein de mil, et forcés par leur nature à le ramasser grain à grain, cette opération les retiendra à la nuit entière. Aussi il faut avoir toujours du mil dans sa poche. Et toutes les fois que je me suis trouvé en face de Philopen, je lui en ai jeté et il l'a ramassé.

— Mon Dieu ! dit la jeune fille assise sur le bras du fauteuil, c'est vrai ce que vous dites là, Algaric ?

— Vrai de vrai, mademoiselle Jeanne ; aussi vrai que je suis bon chrétien.

— Philopen est un poulpican ?

— Oui !

— Ah ! Seigneur ! moi qui l'ai rencontré dimanche, au sortir de vêpres.

— Silence ! dit tout à coup le vieillard en avançant la main.

Toutes les respirations s'arrêtèrent, et chacun écouta.

— Il m'avait semblé entendre encore résonner le canon en mer !

### III

#### ALGARIC LE FOLGOAT.

— Vous vous serez trompé, mon père, dit le jeune homme assis près du vieillard : depuis le dernier coup qui a retenti avant la tombée de la nuit, on n'a plus rien entendu.

— Et ce navire, qu'est-il devenu alors ? demanda Jeanne.

— Il aura été pris par les vaisseaux anglais, car il était cerné de tous les côtés. Il n'aura pu échapper.

— A moins que Philopen ne l'ait métamorphosé en rocher ! Chacun se retourna : c'était le petit nain qui venait d'émettre cette singulière opinion.

— Oui, reprit-il, Philopen a été sur la falaise tout le temps du combat, je ne le voyais pas car un rocher le cachait à nos yeux, mais je distinguais très bien sa fille, la fée qui lui montrait la mer. Et depuis ce moment, on n'a plus revu le navire.

— La nuit est si noire ! dit Jeanne.

— Possible, mademoiselle ; mais quand il fera grand jour, vous ne le reverrez pas davantage, et il y aura un écueil de plus dans la baie. Je dis ce que je dis !

— Philopen, un poulpican ! reprit Jeanne en frémissant. Et moi qui lui ai donné un pain il y a quinze jours !

— Vous lui avez donné un pain de blé ? dit le singulier personnage en se dressant brusquement, avec des gestes d'énergumène. Alors malheur, trois fois malheur !...

— Algaric ! tais-toi ! s'écria impérieusement le vieillard.

— Pourquoi me taire ? reprit le nain dont les yeux flamboyaient comme ceux d'un inspiré. Si j'avais parlé il y a six ans ton cœur n'aurait pas perdu le plus pur de son sang, père Yvane, un de plus serait à cette heure assis devant le foyer, et ce lit ne serait pas transformé en sarcophage.

En achevant ces mots, Algaric désigna avec un geste dra-